

Mario Agustín Pinto, O. P.

LE
PÈRE
ARINTERO

LE PÈRE ARINTERO

par le P. Mario Agustín Pinto, O. P., "El Padre Arintero", *La Vida Sobrenatural*, n° 271, Enero-febrero 1944, pp. 3-11.

O n a dit à juste titre que le Père Arintero n'exposait pas la doctrine d'un homme, ni celle d'un ordre religieux, ni celle d'une école ; que pour lui, il n'y avait qu'une seule mystique : celle enseignée et réalisée par Notre Seigneur Jésus-Christ et celle que le Saint-Esprit enseigne chaque jour dans l'intimité des âmes. Cette note d'universalité est certainement l'un des aspects les plus attrayants du P. Arintero. Mais, en tant que religieux dominicain et grand amoureux de son Ordre, il ne fait aucun doute que la formation dominicaine et thomiste a laissé une empreinte très profonde dans son âme, l'orientant résolument vers cette conception de l'unité de la vie spirituelle, toute ordonnée à une contemplation mystique et infuse et apostolique, qui est la caractéristique propre de l'Ordre des Prêcheurs, comme le dit sa devise formulée par saint Thomas : "Contemplari et contemplata aliis tradere*". Il ne fait aucun doute que le P. Arintero a vécu, avec une intensité croissante, la théologie thomiste de la grâce efficace et du caractère surnaturel essentiel des vertus théologales et des dons, qui conduit comme par la main à la mystique orthodoxe la plus élevée ; il ne fait aucun doute que c'est sa formation traditionnelle qui a préparé son esprit à comprendre la grandeur et l'unité de l'organisme surnaturel, tout orienté vers les sommets de la mystique et de la sainteté parfaite.

Des vents mauvais soufflaient alors sur la mystique traditionnelle et authentique. Depuis trois siècles, à la suite des erreurs quiétistes de Molinos, de nombreux auteurs avaient commencé à distinguer absolument l'ascétique de la mystique. « Trop pressés, dit le P. Arintero, de systématiser, d'établir une doctrine qui remédierait aux abus, ils ont déclaré que l'ascétique devait traiter de la vie chrétienne ordinaire selon les trois voies purgative, illuminative et unitive. Quant à la mystique, elle ne devait traiter que des "grâces extraordinaires", parmi lesquelles on incluait non seulement les visions et les révélations privées, mais aussi la contemplation surnaturelle infuse, les purifications passives et l'union mystique ».

Ces auteurs distinguaient donc une vie unitive, appelée « ordinaire », qui est l'union nécessaire, selon eux, à la perfection, et une vie unitive appelée « extraordinaire », qui n'est pas requise, selon eux, pour la grande sainteté. Ainsi, l'ascèse n'est plus ordonnée à la mystique et la perfection ou l'union ordinaire est normalement *un terme* et non *une disposition* pour une union plus intime et plus élevée. Par conséquent, la mystique n'a d'importance que pour quelques privilégiés très rares ; il vaut mieux l'ignorer pour éviter la présomption et l'illusion (Cf : P. Arinterro: *La verdadera mística tradicional*, p. 39).

Telles étaient les doctrines qui prévalaient au sujet de la vie surnaturelle, lorsque le Père Arinterro, grâce au contact que Dieu lui a permis d'avoir avec certaines âmes parfaites, commença à vivre de plus en plus intensément cette spiritualité dominicaine, entièrement orientée vers la contemplation, qui est, en fin de compte, la spiritualité traditionnelle, la grande et vaste spiritualité chrétienne.

À mesure que la direction spirituelle le mettait en contact plus intime avec les âmes, il voyait et ressentait de plus en plus clairement les conséquences funestes d'une doctrine qui leur barrait la route vers la véritable union avec Dieu, qui les réduisait à une vie spirituelle médiocre, plus conforme à la moralité naturelle qu'à la très haute et sublime spiritualité chrétienne. Il commença alors à se demander si cette dévalorisation, si cette anémie spirituelle qui affligeait les chrétiens de son époque, de plus en plus impuissants face aux avancées d'un naturalisme insolent et agressif qui envahissait tout, ne provenaient pas, en dernière analyse, de cette réduction et de cette médiocrité de la vie spirituelle ; si ces doctrines qui mettaient un frein à l'élévation de l'âme, qui les empêchaient de vivre pleinement l'Évangile des Béatitudes, n'étaient pas la clé de la paganisation croissante du monde chrétien ; et il se souvenait sûrement des paroles très profondes du prophète des Lamentations : « Desolacione desolata est omnis terra quia nullus est qui recogitet corde ». La terre est désolée car personne ne réfléchit en son cœur (Jérémie, 12,11).

En effet, il ne suffit pas de réfléchir avec la tête, il faut ;entrer dans le cœur même, c'est-à-dire dans l'« apex mentis », cette pointe de l'âme dont nous parlent les mystiques, qui est le lieu privilégié des opérations mystérieuses et sublimes de l'Esprit de Dieu, qui élèvent l'âme jusqu'aux sommets.

Le père Arinterro souffrait profondément face à cette situation, avec toute l'intensité de son grand amour pour les âmes et pour l'Église. C'est pourquoi il n'hésita pas à se lancer dans la lutte, à se faire le défenseur de la spiritualité traditionnelle, tel un nouveau Néhémie ayant pour mission de reconstruire non pas le temple matériel des Hébreux, mais la réalité qu'il symbolisait, c'est-à-dire le temple vivant des âmes — demeure de la Sainte Trinité — où l'Esprit de Dieu accomplit des merveilles surnaturelles, infiniment supérieures à toutes celles de l'ordre naturel.

Le Père Arinterro aimait de toutes les forces de son âme cette Sagesse mystique et céleste, qui ne s'atteint que dans les hauteurs de la Contemplation, cette sagesse que les livres sapientiaux ont chantée avec tant d'admirables expressions : « Je l'ai désirée et le sens m'a été donné ; je l'ai invoquée et l'Esprit de Sagesse est venu sur moi, que j'ai préféré aux royaumes et aux trônes, considérant les richesses comme rien en comparaison ».

Il savait que tous les chrétiens, de manière proche ou éloignée, sont appelés à de telles hauteurs, en vertu de la grâce baptismale elle-même. C'était en effet ce qu'il déduisait sans équivoque des témoignages de l'Écriture Sainte et de la plus pure tradition spirituelle. C'est ce que lui enseignait la théologie thomiste sur les dons du Saint-Esprit et sur le caractère essentiellement surnaturel de la grâce sanctifiante et de la foi infuse, fondement inébranlable de la mystique orthodoxe la plus élevée ; car, en réalité, la foi a pour objet Dieu tel qu'il est en lui-même, la vie intime de Dieu, qui sera aussi au ciel l'objet de notre béatitude éternelle. Il s'agit donc d'un objet pur et immédiatement divin, infiniment supérieur à tout autre motif accessible à la raison ou aux sens. Par conséquent, l'âme n'atteint la plénitude de la vie de foi que dans la contemplation infuse, lorsqu'elle est mue de manière divine par les dons de Sagesse et d'Intelligence, et peut ainsi abandonner le mode humain de la méditation liée à la raison et aux sens. Ce n'est que dans la contemplation qu'elle atteint, donc, cette foi pure et nue qui, selon saint Jean de la Croix, est le seul moyen proche et proportionné qui puisse unir l'âme à Dieu, cette Nuit de la foi nue, qui illumine l'âme de plus clairs éclats et la remplit de délices plus ineffables que la lumière du midi. Cette contemplation n'est donc autre chose, en définitive, que la plénitude de notre foi, le préambule, le prélude à la vision du Ciel, que tout chrétien doit atteindre, soit par sa fidélité dans ce monde, soit, par sa négligence, à travers les terribles purifications du Purgatoire.

Telle était la conviction que le Père Arinterro souhaitait ardemment insuffler dans les âmes religieuses et chrétiennes. Cette idée de la vie mystique comme terme normal de la vie chrétienne n'était certainement pas pour lui une thèse académique qu'il devait établir par des arguments rigoureux. Le père Arinterro n'était pas à proprement parler un théologien spéculatif ; son œuvre ne s'inscrit pas dans la lignée de la pure science théologique, du pur savoir communicable. Ses longues études à l'Université civile l'ont empêché d'approfondir la technique de la théologie. Il était plutôt un apôtre, un homme de désirs, assoiffé de la vision de la gloire de Dieu, et donc de cette antichambre de la vision, qui est la contemplation infuse en ce monde. Son savoir, tout entier ordonné à diriger les âmes par les voies de l'union à Dieu, se situait plutôt dans cette zone intermédiaire où la connaissance notionnelle commence à se transformer en un savoir expérimental difficilement communicable. Ses études biologiques l'incitaient, en effet, à toujours s'appuyer sur l'expérience, celle des autres et la sienne propre. C'est peut-être de là que proviennent certaines imprécisions théologiques que l'on peut relever dans sa doctrine. Cependant, le Père Arinterro utilisait les mots moins selon la rigueur technique et scientifique qu'ils ont dans la scolastique que selon la valeur pratique qu'ils ont chez les mystiques pour exprimer d'une certaine manière leurs expériences ineffables. On pourrait dire du père Arinterro ce que ce grand inconnu appelé Ernesto Hello disait de Ruysbroeck : « Le feu préside tous les actes de sa vie. Il enseigne et brûle en même temps. Il explique la nature du feu, mais il le fait sans sortir du bûcher ».

Tel était, en effet, le magistère spirituel passionné et ardent du Père Arinterro. Il fut l'apôtre de la perfection consommée de la vie chrétienne qui ne s'atteint que par la vie mystique ; le grand apôtre de la plénitude de l'Évangile, du Royaume de Dieu, parce que le Royaume de Dieu, dans sa réalité la plus profonde, n'est rien d'autre que cette sagesse mystique de la Contemplation, que cette vie de véritable intimité et d'union à Dieu. « Elle est, en effet, l'incalculable "perle précieuse" de la parabole évangélique, le mystérieux "caillou blanc" sur lequel est inscrit le nom du prédestiné, l'incalculable manne cachée donnée aux vainqueurs (Ap. II, 17), le véritable trésor caché dans le champ de nos cœurs pour lequel il faut échanger tous les biens (Mt. XIII,44-45), "l'unique nécessaire", c'est-à-

dire un bien indispensable pour atteindre notre véritable perfection et mériter l'union avec Dieu à laquelle nous sommes destinés. Notre Seigneur ne s'adresse-t-il pas à tous lorsqu'il dit : "Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, et de son cœur jailliront des fleuves d'eau vive" ? "Heureux l'homme, dit Blosius, qui voit jaillir du fond de son âme la source des eaux vives, même s'il a dû pour cela creuser et creuser pendant de nombreuses années. Comme il est étrange qu'il faille appeler longtemps avant d'être admis à son union... C'est ainsi que nous parviendrons à ce qui est le but de tous les exercices, de tous les préceptes, de toutes les Écritures » !

Non, assurément, ce n'était pas pour le Père Arintero une question plus ou moins futile, une simple divergence d'opinions, qui agitait cette question de l'unité de la vie spirituelle, de l'inanité de ce qui était présenté comme une double voie. C'était rien moins que l'économie intime, les lois fondamentales, la biologie, pour ainsi dire, de la vie chrétienne, la pureté et l'intégrité de l'Évangile qui étaient en jeu. D'où son ardeur dans le combat, l'invincible ténacité avec laquelle il luttait pour restaurer la doctrine spirituelle authentique et oubliée, ce zèle qui le faisait brûler comme saint Paul dans le désir que le Christ se forme pleinement dans les âmes par une fidélité toujours plus grande à l'Esprit Saint et à ses dons ; d'où, également, cette ardeur apostolique qui le poussait à parcourir sans relâche les couvents d'Espagne pour y stimuler la vie de contemplation et de prière, car il savait »« qu'il n'y a rien d'aussi excellent, d'aussi glorieux ni d'aussi fructueux dans l'Église de Dieu que la science mystique des saints ».

Ce que le Père Arintero voyait avant tout dans les doctrines de la double voie, c'était la médiocrité et la tiédeur dans lesquelles elles plongeaient les âmes. « Ces faux mystiques, répétait-il souvent, au lieu de conduire les âmes sur les beaux et paisibles chemins de la sagesse divine et de la prudence céleste, ils les emmènent là où, selon leurs vues humaines pauvres, trompeuses, basses et rampantes, il leur semble mieux, les éloignant violemment des chemins sublimes de la vie ». Ce naufrage des âmes, appelées aux plus hauts degrés de l'union à Dieu, dans la routine et la tiédeur, était ce qui lui faisait si profondément mal. C'est pourquoi il ne se lassait pas de méditer sur la grandeur incomparable de la vie mystique, c'est-à-dire de l'Évangile du Christ vécu dans sa plénitude, sans diminutions ni fausses prudences de la chair. Il vivait comme ébloui par la dignité et la grandeur de la sublime vocation chrétienne et tout son désir consistait à communiquer quelques rayons de cette merveilleuse splendeur. Fidèle à l'idée de son Ordre, sa propre contemplation ne lui suffisait pas, il voulait être l'apôtre de cette vie de prière et de contemplation, il voulait communiquer ce trésor à toutes les âmes, surtout aux plus humbles et aux plus petites qu'il rencontrait dans les monastères qu'il parcourait sans relâche. Il savait avec Ernesto Hello qu'en dehors de la vérité, les ascensions éloignent celui qui monte de ceux qui demeurent dans la plaine, mais que les ascensions des grands contemplatifs orthodoxes ne s'élèvent pas au pays de la gloire sans trouver l'amour au cœur même de leurs hautes contemplations.

« Au-dessus de la raison le mystique catholique écoute, touche et sent ce que la raison n'est pas capable de voir, d'écouter, de toucher et de sentir. Et le mysticisme, en effet, domine la raison et la transfigure » [Ernest Hello, *Rusbrock l'Admirable* (1869)].

« La folie, ajoute Hello, est l'erreur pure, la raison possède de nombreuses vérités, mais le mysticisme contient l'essence de la vérité ».

« Il existe une sagesse inférieure qui ose usurper le nom de sagesse parce qu'elle est trop limitée pour ne pas voir tout ce qui lui manque. L'étroitesse de son horizon lui confère le don odieux d'être satisfaite d'elle-même ».

« Le mysticisme est l'autre sagesse, celle d'en haut, celle qui voit suffisamment loin pour remarquer que sa vue est encore courte. La grandeur de sa contemplation est le miroir sans tache où elle voit son insuffisance. L'immensité des lieux où elle habite lui fait le splendide don du sacré dédain d'elle-même. Avec ce mépris, sa grandeur augmente et avec sa grandeur, sa bonté augmente ».

Telle était la sagesse du Père Arinterro, restaurateur de la science qui importe le plus à l'homme, c'est-à-dire la science mystique des saints.

C'est pourquoi, en dépit de l'insuffisance de certains de ses moyens naturels, de sa surdité, de sa rusticité, de son manque absolu d'élégance, d'artifice et d'éloquence humaine, il était grand, avec cette grandeur des vrais sages, des vrais et chers amis de Dieu. Et parce qu'il était grand, il était humble, simple et bienveillant, à tel point que ses propres ennemis, voyant sa bonté rayonnante, devaient avouer qu'il était un agneau.

Merveilleuse alliance, que celle-là, que l'on observe chez l'homme spirituel, de la contemplation et de la tendresse, de la grandeur, de la petitesse et de l'humilité. Commentant ces paroles de Jérémie : « La fille de mon peuple est cruelle comme les autruches du désert » (Lamentations, 4,3), saint Bernard dit que l'autruche est cruelle parce qu'elle ne vole pas. « Cette magnifique association d'idées, dit Hello, peut surprendre l'esprit léger, mais elle est évidente pour l'esprit profond. Car les hauteurs adoucissent l'  me, la magnificence la pacifie, la contemplation la remplit de piété, de bonté et de beauté ».

C'est ainsi qu'a été élaborée, sans précisions techniques, sans aucune préoccupation de systématisation scientifique, cette œuvre du P. Arinterro, qui est comme un débordement impétueux et spont  n   de son cœur de contemplatif et d'apôtre. Mais si cette œuvre ne présente pas une organisation méthodique de la théologie mystique en un corps cohérent de doctrine, elle recèle une richesse considérable d'observations, d'expériences, d'intuitions. Elle manifeste une connaissance étonnante et pénétrante des sens spirituels, des Saintes   critures et des œuvres des saints Pères et des mystiques. En un mot, elle constitue une doctrine spirituelle solide et riche qui, incorporée à l'organisme théologique thomiste, comme l'ont fait les PP. Menéndez-Reigada, Garrigou-Lagrange, Joset, Lemonnyer et d'autres théologiens, a montré sa conformité fondamentale avec les solides principes de saint Thomas d'Aquin, lequel est aussi le maître par excellence de la théologie mystique.

Pr. Mario Agustín Pinto, O. P.